Delacroix FRC 2.9674.B.

# L'INTRIGUE DÉVOILÉE,

*OU*

# ROBESPIERRE

*Vengé des outrages & des calomnies des Ambitieux.*

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

LUCAIN.

De l'Imprimerie de la VÉRITÉ, l'an quatrieme de la Liberté.

1792.

Case FRC 17439

THE NEWBERRY LIBRARY

# L'INTRIGUE DÉVOILÉE,

## OU

# ROBESPIERRE

*Vengé des outrages & des calomnies des Ambitieux.*

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.
LUCAIN.

QUAND la vertu la plus éprouvée est indignement outragée ; quand le civisme le plus ardent est calomnié dans la personne du plus zélé défenseur du peuple ; quand une coalition de prétendus amis de la liberté s'est formée contre l'austérité des principes & de la vertu, il est, je pense, du devoir indispensable de tout bon citoyen, de s'élancer à la tribune de l'opinion publique, d'y tonner contre les intrigans & les ambitieux, de leur arracher le masque, & de faire triompher l'auguste vérité. C'est ce sentiment seul qui me fait prendre la plume ; je connois peu les hommes privés, mais bien les hommes publics, & leurs actions, elles seules, me serviront de guide : & d'après cela, je dois braver les décrets d'accusation, même ceux qui se font dans les conciliabules secrets ; car je ne désespere pas encore assez de la chose publique, pour croire que mes concitoyens me verroient tranquillement devenir la victime des ambitieux, parce que j'aurois eu le courage de dévoiler leurs manœuvres ; je sais trop rendre au peuple la justice qu'il mérite : il n'y a de corrompus parmi lui que ceux qui feignent de l'aimer & de le servir ; tandis qu'ils n'aiment que les places & les honneurs qu'il peut donner ; tandis qu'ils ne servent que leur vil intérêt

perſonnel, & toutes les paſſions qui l'accompagnent. Je dois, avant d'entrer en matiere, commencer par déclarer que (1) j'aurois laiſſé mes armes bas, ſi le combat qui diviſe la ſociété des amis de la conſtitution ne s'étoit rengagé à outrance de la part des meneurs de l'aſſemblée nationale, & de leurs ſuppôts; de la part des folliculaires, & de tous les petits intrigans ſubalternes, qui ont un intérêt plus ou moins grand à ſoutenir la faction qui vient d'attirer ſur nous le fléau deſtructeur de la guerre. Il eſt aiſé de voir que, depuis quelques jours, ils redoublent d'efforts pour perdre dans l'opinion publique un homme dont l'auſtérité les effraie, dont la popularité, ſi juſtement méritée, les inquiéte; un homme enfin qui réunit encore plus de vertus, d'énergie, de talens & de ſervices réels rendus à la patrie, qu'ils n'ont conçu d'intrigues & commis d'attentats aux droits & au bonheur du peuple.

Quand on ſe rappelle les ſervices que M. Robeſpierre a rendus à la patrie, la conſtance de ſes principes, l'auſtérité de ſes mœurs, on a le droit ſans doute d'être indigné des calomnies atroces que les ennemis de la liberté ne ceſſent de vomir contre lui; & cela ſeul doit les démaſquer; mais comme il eſt des hommes aſſez peu éclairés ou aſſez foibles pour ſe laiſſer égarer, ou tromper par des ſuggeſtions perfides, il eſt eſſentiel, je crois, de leur mettre la vérité ſous les yeux, & de leur prouver que la vertu de M. Robeſpierre eſt toujours la même, qu'elle reſtera pure & intacte comme le ſoleil au milieu des nuages mal-faiſans; & pour le prouver, il ſuffit de ſe demander quelle eſt la premiere réflexion qui a dû naturellement ſe préſenter à l'eſprit d'un citoyen qui a été ſpectateur impartial de tous les débats de la ſociété des jacobins, depuis qu'on a mis en avant le ſyſtême de la guerre offenſive; c'eſt celle-ci.

La queſtion de la guerre offenſive a diviſé la ſociété en deux partis d'opinion. Voyons quelles ont été les

(1) Je n'ai été engagé à prendre la défenſe de M. Robeſpierre, ni par lui, que je ne connois que comme homme public, ni par ſes amis: j'ai trouvé ce ſentiment dans mon cœur, & il m'a été doux de m'y livrer.

meilleures raisons apportées par les partisans des deux systêmes. Tout ce qui a été dit en faveur de la guerre offensive se réduit à ceci. Nous sommes en guerre ruineuse, avilissante, & si nous n'attaquons pas, nous laisserons prendre des forces à nos ennemis, ils viendront fondre sur nous, & nous remettre dans l'esclavage. Ceux qui ont combattu le systême aggressif disoient: Vous ne pouvez faire la guerre sans le délégué exécutif. Or il est impossible, à moins d'avoir renoncé à l'usage de la raison, de croire aux bonnes intentions du pouvoir exécutif. Donc il ne fera la guerre que quand il lui sera avantageux de la faire; donc vous ne devez pas attaquer, mais rester comme des termes dans vos foyers & sur vos frontieres, armés de pied-en-cap; donc vous devez vous borner à une guerre de poste, & imiter les américains, qui ont fait la guerre dans leurs foyers; vous aurez par-là toujours l'avantage du terrein, la facilité des approvisionnemens; vous ne violerez pas votre sublime déclaration de paix à toute la terre; vous ne porterez pas le fléau de la guerre chez aucun peuple. Garnissez vos frontieres d'innombrables soldats de la liberté, qu'ils campent à l'instant même, qu'ils manœuvrent sans cesse sous les yeux des généraux qu'ils auront eux mêmes nommés; & alors vous pouvez être certains de ne pas être attaqués, d'en imposer à vos ennemis, de lasser leur patience; & pour rétablir enfin la paix, que l'assemblée nationale déclare, en interprete de la constitution, que le *veto* accordé au délégué exécutif, n'est pas applicable aux décrets de circonstances, & qu'à l'instant elle ordonne l'exécution des lois portées contre les émigrés & les prêtres. Cette fermeté eût, sans contredit, déconcerté, & nos ennemis intérieurs & extérieurs: alors nous n'étions même plus en guerre défensive, bien loin d'aller attaquer nos voisins, à moins qu'on ne prétende que la nation a pu être avilie dans la personne du sieur Duverrier; comme si une nation en masse pouvoit jamais être avilie aux yeux des vrais philosophes; comme si ce systême n'étoit pas un faux point d'honneur qu'on pouvoit admettre tout au plus dans l'ancien régime, sur-tout quand on sait que nous n'avons pas été insulté

par les véritables souverains, mais par leurs vils usurpateurs, qui ne peuvent avilir que ce qui peut être avili, & non pas une réunion immense de citoyens, dont l'ame fiere & indépendante les met au-dessus des outrages & des insultes des tyrans.

Dans le système des agresseurs, qui ont grand soin de ne pas se battre pour venger l'injure prétendue faite à la nation dans la personne du sieur Duverrier, ou ce qui est pis encore, pour répondre à quelques phrases plates & insignifiantes d'un petit antropophage couronné, il faut immoler six cent mille citoyens; il faut que le sang coule à grands flots, que nos campagnes & nos villes soient dévastées; enfin que tous les fléaux de la guerre fondent sur nous: & à quelle époque encore! à l'époque où le peuple est fatigué des maux de la révolution, où l'espérance seule d'être plus heureux le soutient; car la constitution a beaucoup plus fait pour les intrigans que pour la masse du peuple utile & laborieux (1).

La simple exposition des raisons alléguées par les deux partis d'opinion doit convaincre l'homme le moins instruit & le moins accoutumé à raisonner, que le bonheur du peuple, que sa sûreté & celle de sa liberté exigeoient impérieusement de rester sur la défensive: eussions-nous dû y rester dix ans, & consommer les biens nationaux; car il vaut bien mieux épuiser les ressources de l'état, & même l'appauvrir momentanément, que d'envoyer à la boucherie les citoyens les plus utiles à l'agriculture & au commerce.

La guerre est le plus terrible des maux qui affligent l'humanité: & son existence seule met en problême, si les hommes ne seroient pas plus heureux dans les bois que dans la société. Elle ne doit donc être employée, la guerre, que quand on est attaqué: alors la défense devient légitime, & la mort des agresseurs moins cruelle.

---

(1) Selon moi, faire égorger des milliers de citoyens pour une injure faite à un individu, ou pour une lettre d'un autre individu, me paroît aussi déraisonnable & aussi féroce que les guerres entreprises par les tyrans, pour un gant, ou pour une révérence faite de travers.

Que ceux qui ont voté avec une précipitation indécente, pour ne pas dire féroce, pour l'agreſſion, calculent les maux infinis qui nous menacent ; qu'ils tremblent ; une reſponſabilité terrible peſe ſur leur tête ; ils ſeront garans de tout le ſang qui va couler, de celui qui a déjà arroſé les plaines de Mons & de Tournay ; & l'échec que nous venons d'éprouver démontre combien il étoit prudent de garder la défenſive ; il eſt plus éloquent que tous les raiſonnemens des partiſans de la guerre ; & en ſuppoſant qu'il ſoit poſſible de raiſonner dans leur ſyſtême, je leur dirai qu'ils n'ignoroient pas ou qu'ils ne devoient pas ignorer que nos ſoldats, qui n'ont pas eu le temps de connoître les évolutions militaires ſi néceſſaires aux combats, ne pouvoient encore ſe meſurer avec avantage contre des vieilles troupes automates que l'on fait mouvoir comme des reſſorts, qui ne parlent & ne raiſonnent jamais. D'après toutes ces conſidérations, quel eſt l'homme qui n'auroit pas adopté le parti défenſif, ſur-tout quand il auroit vu l'acharnement des partiſans du ſyſtême contraire, acharnement qui n'eſt pas le produit de l'intime conviction de la vérité ? N'eût-il pas été confirmé dans ſon opinion, quand il auroit examiné la conduite publique de ceux qui ont combattu avec tant de chaleur pour l'attaque. En effet, quel paroît être le héros diſcoureur de ce ſyſtême ? C'eſt M. Briſſot. Et quel eſt ce M. Briſſot ? Je vais le dire, & cependant de maniere à ne pas attirer ſur moi un décret d'accuſation : & certes, je puis le braver, en ne diſant que l'exacte vérité.

M. Briſſot a fait un journal comme on établit une manufacture. M. Briſſot s'eſt épris d'un beau zele pour la gloire de M. le marquis de La Fayette (1). Il n'a ceſſé d'emboucher pour lui la trompette juſqu'au moment où ſes ſervices ont été remerciés ; & cette époque eſt celle de la fuite de l'exécutif, & le déploiement de la force coalitionnaire. M. Briſſot, diſgracié par ſon maître, le marquis de La Fayette, s'eſt tourné du côté

(1) On ſe rappelle que c'eſt lui qui appuia, à la maiſon commune, la motion faite par le flagorneur Fauchet, de nommer le ſieur Mottié généraliſſime des gardes nationales.

de ce qu'il appelle le *bon* peuple. Il a fait un écrit, dans lequel il démontre qu'il faut nous constituer en république. Cet ouvrage qu'on croyoit renfermer les principes de l'auteur, lui a valu l'honneur d'être le représentant de la nation ; & à cette occasion, je lui rappellerai que, content des honneurs que le peuple venoit de lui décerner, il n'auroit pas dû desservir ce même peuple, en intrigant pour faire nommer son ami M. Declaviere, au préjudice de M. Danton, dont les travaux révolutionnaires devoient lui assurer la premiere place dans la députation de Paris. Arrivé à la législature, M. Brissot a examiné le terrein, a sondé les esprits, & s'est formé, dans l'assemblée nationale, ce parti si redoutable, qui se joue aujourd'hui des destinées de la France. Tout le monde connoît l'influence de cette fameuse députation du département de la Gironde ; qui ne connoît les intrigues des Guadet, des Vergniaud, des Sers, sans oublier le petit Ducos. Enfin qu'a fait à l'assemblée nationale M. Brissot ? De longs & soporatifs discours. Il a envoyé à Orléans M. Delessart, qui ne sera pas trouvé coupable (1), s'il est jugé, parce que les lois actuelles n'existent pas plus pour les grands d'aujourd'hui, que pour ceux d'autrefois. Il a congédié tout le ministere ; & il l'a remplacé de ses amis. Il a justifié, autant qu'il a été en lui, le marquis de Narbonne. Il a fait décréter la guerre, & ensuite il est venu, dans la société des jacobins, appeler agitateurs du peuple ceux qui voient un peu trop clair dans les affaires. Enfin il a fini par un panégyrique de M. le marquis de Condorcet ; panégyrique qui a fait demander à plusieurs membres de la société si M. le marquis de Condorcet étoit mort ; tant on étoit éloigné de croire qu'on pût parler d'un homme vivant avec des éloges aussi exagérés.

---

(1) Bezenval a été absout, & les portes des prisons d'Orléans ont été ouvertes, en vertu d'une amnistie adroitement demandée par la cour, convertie en motion par M. le *marquis* de La Fayette, & décrétée par la digne assemblée constituante.

Cependant, M. le marquis de Condorcet (1) est un des glorieux fondateurs du club de 89; il a bien voulu abandonner ce *rendez-vous des honnêtes gens*, pour sourire au peuple, en lui présentant son plan de république, qui lui a aussi réussi. On doit, d'après M. Brissot, savoir un gré infini à M. le marquis de Condorcet d'avoir bien voulu quitter son poste de commissaire de la trésorerie, pour être représentant du peuple françois, c'est-à-dire, pour avoir préféré être maître, que d'être laquais. M. Brissot est un peu trop exigeant; il veut que nous lui tenions compte de ce que noble, il est venu honorer de sa présence le temple de l'égalité. M. Brissot a oublié, dans son panégyrique, de peindre l'affectueux, le tendre attachement que ce grand homme a pour M. le marquis de Narbonne, pour M. le marquis de La Fayette, ses dignes confreres en marquisat: ce rapprochement eût terminé agréablement l'éloge. Après ces deux champions de la guerre, les acteurs les plus remarquables sont MM. Guadet, Vergniaud, tous deux députés de Bordeaux (2). La haîne du premier contre M. Robespierre vient de ce qu'il a blasphêmé la philosophie de ces messieurs, en admettant une Providence, & depuis ce temps, il a renchéri sur l'épithete d'agitateur du peuple; il l'a appelé charlatan, orateur empirique, homme dangereux, qui doit subir la loi de l'ostracisme. Malheureusement c'est le peuple qui met cette loi à exécution; & si le peuple avoit à choisir pour envoyer en exil entre M. Robespierre & M. Guadet, le choix ne seroit ni long ni incertain. Le peuple, en dépit de ses ennemis, a un instinct admirable pour connoître ses vrais & ses faux amis: & j'ose prédire qu'il fera justice aussi rigoureuse des in-

(1) Je suis bien éloigné de croire aux calomnies répandues contre le marquis de Condorcet, relativement à madame la marquise son épouse: elle est, dit-on, TRES-RÉPUBLICAINE.

(2) Il est aisé de voir que je ne parle ici que des chefs: car les petits intrigans subalternes, tels que les Lasource, les Ducos, &c. &c., n'ont point d'opinion à eux, ils adoptent toujours celle de leurs maîtres.

trigans de l'assemblée législative, que de ceux de l'assemblée constituante.

Si les noms déjà cités ne suffisoient pas pour décrier le système vicieux de la guerre offensive, je parlerois de ce Fauchet, qui a été faire le démagogue dans le département du Calvados pour être député ; de ce flagorneur des gens en place, lui dont l'adulation paroît être l'élément, lui qui a prostitué mille fois son éloquence à louer la Fayette & Bailly, lui qui n'a pas eu honte de servir d'organe aux intriguans qui vouloient blanchir Narbonne (1), & qui par cet action vient de se perdre à jamais dans l'opinion du peuple (2), qui l'estimoit peut-être, parce qu'il ignoroit ses diatribes contre Rousseau, ses traits indirectes contre les Jacobins dans cette assemblée du cercle social qui vouloit rivaliser avec la société des amis de la constitution ; dans cette assemblée qui renfermoit dans son sein les partisans des deux chambres, les agens secrets de la Fayette, & cette nuée d'intriguans qui sont venus fondre tout-à-coup aux jacobins dans l'intention d'y corrompre l'esprit pur qui y régne, pour y substituer adroitement le royalisme, le ministérialisme, sous prétexte qu'ils ont trouvé le moyen de les allier avec le véritable patriotisme des francs jacobins, ce qui me paroît aussi difficile que de trouver la pierre philosophale. Parmi les membres des jacobins qui ont soutenu le système d'attaque, il en est un sur-tout qu'il est bon de faire connoître au peuple, afin de lui apprendre à mieux placer sa confiance. Ce membre est M. Roéderer, connu à l'assemblée constituante par sa morgue & son esprit vindicatif. Jamais les connoisseurs en vrai patriotisme n'ont pu croire à la sincérité de celui de M. Roéderer, qui

(1) Les patriotes Chabot & Merlin ont dénoncé ce vil intrigant, comme ayant fondé le comité de surveillance pour savoir, dans le cas où il y auroit de grands événemens, si Narbonne seroit de leur goût pour gouverner.

(2) Ceci n'a rien de commun avec madame Fauchet ; on dit que, comme madame la marquise de Condorcet, elle aime beaucoup la chose publique.

né d'une caſte privilégiée & attaché par état à un corps ennemi de la nation, n'a pu tout à coup ſe dépouiller de la rouille des préjugés, & adopter ſincerement le ſyſtême de l'égalité & de la liberté; ſa conduite vient à l'appui de mon aſſertion, & j'en atteſte ici ceux qui ont un peu connu & ſuivi les actions des fabricateurs de l'œuvre conſtitutionnelle. M. Roéderer, avant la fuite du roi, s'eſt-il jamais montré le défenſeur zélé du peuple; n'a-t-il pas au contraire augmenté, autant qu'il a été en lui, l'influence de cette aſſociation perfide connu ſous le nom de 89, qui ſembloit ne s'être formée que pour arrêter la révolution dans ſa courſe, & nous en faire perdre tous les fruits? M. Roéderer s'eſt démaſqué entierement par les moyens cachés qu'il a employé, ſinon pour anéantir totalement la fête de la liberté, du moins pour en reſtreindre l'énergie, en allant manger avec les conjurés, en citant le généreux défenſeur des ſuiſſes de Châteauvieux, Collot d'Herbois, devant les tribunaux, pour avoir dit ſon opinion ſur ſon compte dans la ſociété. Il eſt impoſſible, d'après tous ces rapprochemens, d'après cette ſimilitude d'actions & d'intérêts de la part d'hommes qui tiennent en ce moment les rênes du gouvernement, de ne pas s'appercevoir qu'il exiſte néceſſairement une coalition ſecrette, dont le chef ne peut être que le ſieur Mottié, qui porte ſes vues ambitieuſes juſqu'au protectorat, ou au moins au ſyſtême des deux chambres du prêtre Sieyes.

Il eſt aiſé de s'appercevoir que le ſieur Mottié ne ſe ſert de ces intrigans que comme des inſtrumens propres à conſtruire l'édifice de ſa puiſſance, & qu'il laiſſera de côté quand elle ſera établi; que tous, & le *marquis* de Narbonne, & le *marquis* de Condorcet eux-mêmes, ne ſont que des valets d'intrigues, qui ſeront trop heureux d'être conſervés pour allumer ou éteindre les bougies de leur maître, ſi il réuſſit dans ſes complots perfides. Il eſt aiſé de s'appercevoir que les miniſtres actuels, comme le roi, ne ſont que figurans; qu'ils ſont dirigés par les chefs d'intrigues; qu'ils n'ont preſſé le pacifique *veto* à venir propoſer la guerre que parce qu'ils en avoient reçu l'ordre, que

parce que nos ennemis étoient prêts, que parce que cette déclaration de guerre mettoit toute la puissance nationale entre les mains des ambitieux qui ne s'exposent pas, mais qui mettent en avant, sous le nom sacré de la liberté & de la patrie, des citoyens qui tueront & se feront tuer pour servir l'ambition de M. le *marquis* de la Fayette. Les ennemis adroits & cachés de la liberté ont bien senti que la guerre étoit le seul moyen de nous remettre dans les fers, & jusqu'à présent l'expérience prouve qu'ils ne se sont pas trompés dans leurs combinaisons. Tout ce qui s'est passé depuis la déclaration de guerre prouve que nous avons mis notre liberté à la loterie, car les combats sont une véritable loterie, puisque le hasard seul en décide. En vain les meneurs de l'assemblée nationale voudroient-ils nous endormir sur les malheurs dont nous sommes menacés; il n'est que trop vrai que toutes les puissances de l'Europe sont armés contre nous; il n'est que trop vrai que nous ne sommes pas prêts pour repousser des forces aussi formidables; il n'est que trop vrai que l'assemblée nationale est aussi corrompue ou égarée que l'assemblée constituante après la fuite du pouvoir exécutif; mais il ne s'agit pas en ce moment de savoir ce que nous aurions dû faire; quand on est tombé dans un précipe, on ne doit songer qu'à en sortir. Aussi je me propose de présenter incessamment à la société des amis de la constitution les moyens de rendre la guerre la moins désastreuse possible (1), car nous ne pouvons pas, sans demence, nous promettre de remporter des victoires complettes, à moins qu'on ne pense que pour dompter toutes les puissances de l'Europe il suffise de *municipaliser*, à moins qu'on ne croie, comme le *romancier* Louvet, que l'on gagne des batailles avec l'air *ça ira*, avec des cocardes, avec la déclara-

(1) Si toutefois je puis obtenir la parole, car il regne dans la société un despotisme à cet égard qui contraste d'une maniere frappante avec les principes d'égalité & de liberté qu'elle a adopté.

tion des droits ; quant à moi qui ne croit pas aux miracles, mais bien à la force armée, dirigée par des mains pures, je pense que faire reposer la liberté publique sur d'aussi futiles & foibles espérances, c'est être ou bien fou ou bien fripon. Je laisse aux patriotes clairvoyans le soin de faire l'application. Qu'on juge d'après cela de la mauvaise foi de ceux qui attaquent, avec autant de lâcheté que d'acharnement, le seul homme peut-être qui ait montré, pour la cause du peuple, un caractere vraiment grand & sublime ; car il ne s'est pas encore démenti un seul instant, même par une *foiblesse* ; aussi cette énergie lui a-t-elle attiré cette horde d'ennemis qui l'assaillissent de toute part. Ils lui reprochent d'être ambitieux, parce qu'il ne l'est que du bonheur & de la gloire du peuple ; que parce qu'il fait estimer la supériorité que lui donnent sur ces vils intrigans sa constante vertu, ses services, son éloquence, ses talens ; car le suprême talent est de bien connoître les hommes, & certes personne ne le vaut dans cette science ; personne dans la révolution n'a mieux connu & dévoilé que lui la marche tortueuse des ennemis cachés de la liberté ; personne n'a mieux que lui démasqué les traitres de l'assemblée constituante. D'après des preuves aussi constantes d'un vrai talent, il convient bien à M. le *marquis* de Condorcet & à son laquais Brissot de taxer de médiocrité le plus éloquent des hommes de la révolution. J'en atteste ici ceux qui se connoissent en véritable éloquence. Je parle de cette éloquence douce & sensible qui émeut le cœur, qui fait verser des larmes. Ah ! vils calomniateurs ; lâches Zoïles vous n'êtes pas faits pour sentir les charmes de cette éloquence ; en vain eussiez-vous été aux jacobins quand il arracha des pleurs à tous les spectateurs, en leur faisant la peinture des maux dont vous venez encore d'aggraver la pesanteur, vos ames cuirassées de vices, fussent restées inaccessibles à la sensibilité. Ah ! certes, je ne crains point d'être démenti par les vrais patriotes, quand je dirai que c'est l'homme le plus éloquent de la révolution, parce qu'il est le plus vertueux. Il est plus éloquent que le charlatan,

le comédien Mirabeau, qui étourdiſſoit l'ame de grands mots & de grands geſtes ſans la toucher. La vertu ſeule eſt vraiment éloquente, parce qu'elle prend ſes moyens dans la nature, tandis que l'intrigue emploie des moyens étrangers & factices qui éblouiſſent ſans perſuader; tandis que le charlatan n'a jamais de ces mouvemens ſublimes de l'ame qui caractériſent ſi bien l'homme vertueux, d'avec l'intrigant qui calculent froidement ſes moyens.

Voilà ce qui donne une ſi grande ſupériorité à la vertu; c'eſt que ceux qui ne profeſſent pas ſes principes, ne peuvent en avoir le langage; voilà ce qui vous déſeſpere, vils perſécuteurs, c'eſt de voir un homme ſupérieur à vous par cet aſcendant que peut ſeule donner une probité à toute épreuve, une conſtance infatigable à défendre la juſtice, la vérité, & les droits du peuple. Vous voulez détruire cet aſcendant; vous n'y parviendrez pas; le peuple, que vous foulez aux pieds, n'eſt pas auſſi ignorant & crédule que vous croyez. En vain accuſerez-vous Robeſpierre d'avoir quitté le poſte que lui avoit donné ſes concitoyens; les romains ſe plaignirent-ils de voir Cicéron abandonner le forum pour venir accuſer *Catilina* & ſes *complices*; en vain le déſignez-vous au peuple comme un *agitateur*, un tribun ambitieux, parce qu'il a le courage de faire ſeul tête à l'orage que vous venez d'attirer ſur nous; vous ne parviendrez pas à lui enlever la confiance du peuple: c'eſt ſa ſeule fortune. Vous feignez d'ignorer pourquoi il a donné ſa démiſſion d'accuſateur public, quoique ſes intentions bien connues le diſent aſſez; il a quitté le tribunal criminel, parce qu'il a vu qu'il n'y pouvoit pas faire de bien, parce qu'en ſuppoſant qu'il eût pu en faire, ce bien n'eût été que local; il n'y pouvoit pas faire de bien: car le tribunal criminel eſt compoſé d'individus qui profeſſent des principes tout oppoſés aux ſiens (1), & qui par conſéquent n'auroient pas fait droit ſur ſes accuſations.

(1) Il ſuffit de citer le ſieur Treilhard, préſident de ce tribunal, ancien avocat de la ferme, ennemi de la liberté à l'aſſemblée nationale; le ſieur Voidel, plus mépriſable aux

En supposant qu'il eût pu y faire du bien, ce bien, ai-je dit plus haut, n'eut été que local, puisque son influence n'eut pu s'étendre que dans le département de Paris seulement, au lieu qu'en se livrant exclusivement aux matieres politiques, desquelles dépendent en ce moment le salut de la patrie, l'utilité dont il peut être à la chose publique, deviendra profitable à tout l'empire; c'est ce que les intrigans ont bien senti; je sais qu'ils auroient bien désiré que cet importun Caton se renfermât dans son cabinet d'accusateur public, qu'il se livrât entierement aux affaires particulieres; que ses occupations l'empêchassent de venir aux Jacobins; qu'il fermât les yeux sur les complots, sur les petites intrigues de ceux qui veulent faire fortune & acquérir des honneurs, sous le prétexte de servir le peuple, qu'ils regardent comme un marche-pied. Alors ils l'auroient trouvé bon citoyen, parce qu'ils n'auroient plus trouvé en lui d'obstacles à leur ambition, à leur manœuvre; aussi cette démission les désespere, & ils vont jusqu'à lui attribuer le choix que le corps électoral a fait du sieur Duport pour le remplacer, comme s'il étoit responsable de la corruption du corps électoral, qui a depuis long-temps justifié l'indignation du peuple pour lui, en infectant l'assemblée nationale, les corps administratifs & judiciaires des ennemis reconnus de la liberté, d'êtres pervers & immoraux; qui étoient cachés dans des caves, quand le peuple conquéroit sa liberté & exerçoit, pour la premiere fois, sa redoutable justice. Vous qui calomniez & persécutez cet homme vertueux, si vous aviez des intentions pures, vous le féliciteriez d'avoir quitté un poste écarté & tranquille pour prendre le plus périlleux de tous; car se constituer la sentinelle du peuple, dans un moment où une faction puissante dispose de toutes les forces de l'état,

---

yeux des vrais patriotes que les Lenoir & les Sartine; tout le monde connoît les lettres de cachet qu'il a lancé contre les patriotes au mois de juillet 1791; sa lâche complaisance pour La Fayette & tous les conspirateurs.

Les autres membres du tribunal sont les créatures des électeurs-chapellains.

où au mépris des droits de l'homme & des principes, elle décrete d'accusation (1) des citoyens pour l'émission de leurs opinions, c'est, selon moi & selon tous les gens sensés, je crois, un courage peu ordinaire, & dont ne seroit sûrement pas capables ses lâches ennemis. On l'accuse d'occuper sans cesse la tribune, & d'y faire des dénonciations vagues & sans preuve, qui mettent le trouble dans la société, & l'empêchent de se livrer à des travaux utiles (2). Quel est le citoyen qui ne désireroit pas que la tribune fut toujours occupée par des hommes aussi purs? Nous ne serions pas continuellement en garde contre les surprises, les insinuations perfides & les manœuvres que l'on fait mouvoir pour tuer la liberté publique.

Les dénonciations qu'il a faites fussent-elles aussi fausses qu'elles sont fondées, profiteroient encore à la chose publique; elles effrayent les coupables, suspendent les intrigues des ambitieux, & quelquefois font tonner la voix du remord dans leurs ames, quand ils ne sont pas encore parvenus, à force de crimes, à cette paix, à cette sérénité que donne la vertu. Pour être dénonciateur public, il faut être à l'abri de tout reproche; & cette auguste & courageuse fonction convient à bien peu d'individus dans un pays prétendu régénéré, duquel la vertu est exilée. Voilà pourquoi nos

(1) Il est évident que ce décret d'accusation n'a été rendu contre deux individus, dont je n'examine point le délit, qu'afin d'intimider les écrivains courageux qui auroient assez d'énergie pour braver la faction, & mettre, par des vérités fortes, tous ses complots à découvert; c'est ce qu'avoient entrepris MM. Desmoulins & Fréron; mais le sieur Patris, leur imprimeur, a préféré la protection momentanée de la faction dominante à l'estime dont il jouissoit parmi ses concitoyens, & il a empêché l'émission de leur journal.

(2) Les intrigans qui favorisoient dans le sénat le parti de César, trouvoient aussi mauvais que Caton vint toujours des premiers aux assemblées, qu'il en sortit le dernier, qu'il occupât souvent la tribune; sa présence les importunoit; ils le trouvoient austere, féroce même; ils ne pouvoient se persuader qu'on pût haïr un tyran avec autant de constance & de tenacité.

foibles yeux ſont éblouis de ſon éclat, de cet éclat ſi importun pour les fripons. Faut-il le dire? ſi Robeſpierre meurt, comme je le crois ſans tache, enfin, comme Caton, dont il eſt le digne émule, il n'appartiendra qu'à la poſtérité de le juger; il n'étoit pas fait pour un ſiecle ſi corrompu; la nature l'a fait naître cent ans trop tôt; mais ſa gloire n'en ſera que plus brillante; elle ne périra jamais, pas plus que celle de Caton; les races futures envieront notre ſort, lui rendront le tribut d'hommages que méritent ſes vertus; & ſon exemple, préſent à la mémoire de tous les ſiecles, enfantera des héros à la liberté. Vous aurez beau crier à l'exagération, prétendus philoſophes, faux amis du peuple & de la liberté, la vertu & le courage ſeront toujours au-deſſus de tout, même des plus grands talens. Je vous le demande, quelle comparaiſon y a-t-il entre Démoſthene & *Ariſtide*, entre Mirabeau & *Rouſſeau*. L'orgueil, que vous ne manquerez pas de reprocher à ces deux grands hommes, le ciniſme, ſi vous voulez, qu'ils ont montré, eſt un trophée de plus à leur gloire; ils ſavoient ſe rendre la juſtice qu'ils méritoient, juſtice que vous leur refuſiez. Vous êtes bien ſéveres vis-à-vis des bienfaiteurs de l'humanité; vous ne leur paſſez pas même la moindre foibleſſe, tandis que vous épongez les crimes & les attentats des conſpirateurs éloquens, fortunés & puiſſans. Ah! du moins convenez que vous découvrez la lêpre de votre cœur; convenez que vous montrez une partialité qui décele à la fois votre mauvaiſe foi & votre lâcheté.

Après une juſtification iuutile pour les bons citoyens, car ils ne ſe ſont pas trompés une minute ſur le compte des intrigans, & n'ont point héſité à rendre à M. Robeſpierre toute la juſtice qu'il mérite, m'abaiſſerai-je juſqu'à répondre à de mépriſables folliculaires que le chef des conſpirateurs a lâché après Robeſpierre comme une meute de chiens affamés; je ne m'arrêterai qu'à ceux qui, par l'excès & la ſingularité de leur inſolence, méritent d'être cités, car les autres ne valent pas la peine d'être nommés; la calomnie chez eux eſt un métier, & leur acharnement dans ce moment contre M. Robeſpierre eſt affaire de jalouſie.

Ils voyent bien que son journal va les noyer tous. On ne sera pas étonné de voir jouer le premier rôle à la chronique scandaleuse par les calomnies dégoûtantes dont elle est remplie contre M. Robespierre. Les êtres vils qui rédigent ce journal, ont été dans l'ancien régime des valets rampans. L'un est le sieur Noël, pédant de college & courtisan d'académie, l'autre le petit Millin, qui filoit le parfait amour aux pieds de madame Bailli, & qui regrette les bons dîners & les soirées délicieuses de la rue des Capucines. Ces deux cuistres d'académie ont fait dans le nouveau régime le bas métier qu'ils faisoient dans l'ancien, celui de flagorneur, & leur plume vénale a été aux plus offrant & dernier enchérisseur. L'enchere a eu lieu à l'hôtel de la Mairie, & le sieur Mottié n'a pas laissé échapper l'occasion de se procurer à si bon marché une manufacture à réputation. On ne doit pas d'après cela être étonné des injures que vomissent sans cesse les exploiteurs de cette manufacture contre l'homme courageux qui a dénoncé le général Mottié au milieu de sa gloire usurpée ; entreprendre de vouloir rappeller à mes concitoyens tous les attentats, tous les crimes de ce conspirateur, ce seroit peine inutile ; Nanci ; le champ de Mars en disent assez. Je me hâte de venir à l'autre journal, & sans doute on sera surpris d'apprendre que c'est celui des *Révolutions de Paris* ; moi-même j'en ai été surpris. J'avois toujours vu le sieur Prudhomme marcher dans la ligne la plus stricte de la liberté & de la justice, & je n'aurois jamais cru qu'il eût déshonoré une carriere si glorieusement parcourue depuis le commencement de la révolution jusqu'à ce jour, par une diatribe qui sous l'apparence du ménagement & de l'intérêt de la chose publique renferme les sarcasmes les plus odieux contre Robespierre. Pardonnera-t-on jamais au sieur Prudhomme, qui quoique ne sachant ni lire, ni écrire, ni parler, a la manie & la prétention de réviser tous les articles insérés dans son journal, articles qui jusqu'à ce jour lui ont été fournis par les écrivains du plus grand mérite ; lui pardonnera t-on, dis-je, d'avoir laissé passer cette phrase : *Nous connoissons peu*

*Robespierre* ; lui pardonnera-t-on d'avoir insinué adroitement *que l'on ignoroit comment il existoit* ; d'avoir perfidement rapporté une calomnie à laquelle il dit qu'il ne croit pas ; & cette calomnie, le croira-t-on, suppose que M. Robespierre a été chez la reine, au comité autrichien, & que c'est-là qu'il a donné sa démission d'accusateur public.

Quand on auroit payé le sieur Prudhomme pour perdre la liberté en démigrant son plus ferme soutien, il ne s'y prendroit pas autrement, au moins M. Prudhomme conviendra qu'il est bien perfide de rapporter des calomnies, car c'est absolument la même chose que si il en étoit l'auteur; elle produit le même effet. Le trait est aussi noir que si je disois dans un journal que les ennemis de M. Prudhomme prétendent qu'il a fait banqueroute dans l'ancien régime; qu'il n'a fait un journal que pour s'enrichir, qu'il a pris le parti d'écrire pour la liberté & les principes, parce que cette marchandise étant très-rare, il étoit sûr d'en avoir un grand débit; que si je disois qu'un homme qui n'a fait un journal patriote que pour de l'argent, peut se laisser gagner pour de l'argent; qu'il a toujours détesté l'utile société des jacobins; que ses ennemis répandent que M. Robert, un de ses rédacteurs, s'est laissé amollir l'aprêté de son ame républicaine, à l'aspect rayonnant des assignats de deux mille livres. Si je tenois un semblable langage, à coup sûr M. Prudhomme crieroit à la calomnie, & certes il auroit raison ; car la réputation d'un homme comme lui, & celle de ses collaborateurs est très-précieuse ; à dieu ne plaise que j'ajoute foi à de semblables calomnies ; je crois seulement que M. Prudhomme s'est abandonné à une foiblesse de jalousie & d'intérêt personnel ; il a vu M. Robespierre annoncer un journal, & il a craint, avec raison, d'être surpassé par ce vigoureux athlete de la liberté, en patriotisme & en principes. Il a vu par là sa boutique de civisme courir le danger de se déchalander. Eh ! dans ce bas monde, chacun est pour ses intérêts. J'adresse ce petit reproche en frere à M. Prudhomme, & je le crois encore assez patriote pour ne pas s'en

fâcher. Je suis persuadé qu'il reviendra de son erreur sur M. Robespiere; il verra combien il est absurde d'imprimer que M. Robespierre est admis au comité autrichien dont il s'est déclaré le plus ardent antagoniste, en dénonçant tous les factieux qui dirigent aujourd'hui la machine politique. Il verra que quatre ans de vertus, d'actions héroïques, de constance, répondent à toutes les calomnies possibles; qu'un jour seul ne fait pas d'un homme vertueux un intrigant; qu'ainsi que la vertu le crime a ses dégrés; il déclarera, & en cela il ne fera que revenir à ses principes, que les vils Lameth & Barnave, avec lesquels on lui suppose des liaisons, ont trouvé dans Robespierre le plus terrible adversaire. Il se rappellera que les athéniens ne s'inquiétoient point quelles étoient les ressources qui faisoient subsister Aristide, parce qu'ils savoient qu'il vivoit simplement & seulement pour satisfaire les premiers besoins de la nature; qu'il mépriseit les beaux vêtemens, les palais somptueux, les riches ameublemens, parce qu'ils savoient qu'il n'alloit point à la cour, ni chez les ministres; qu'il n'avoit point l'ambition de nommer les généraux d'armées, les agens du gouvernement, & que sur-tout il ne désignoit pas ses amis, ses cotteries, pour remplir ces places; il se rappellera que ce même Aristide est mort si pauvre, que la république a été obligé de payer ses funérailles; que malgré tant de vertus & tant de services rendus à sa patrie, les intrigans de son temps lui ont fait subir la loi de l'ostracisme, & ont privé sa patrie de son plus zelé défenseur.

Il rougira d'avoir contribué à augmenter l'influence d'une faction qui vient de jour en jour plus formidable, & dont il pourroit lui-même devenir la victime; car il n'a pas épargné son chef. Il verra que le prétexte de bien public dont se servent les factieux pour calomnier Robespierre n'est qu'apparent, qu'ils l'accusent de mettre la division dans la société des jacobins, tandis que leurs intrigues seules y fomentent la discorde, qu'en vain ils se flattent de se trouver en conformité de pensées avec l'intégre Petion, & voudroient le faire servir à leurs projets ambitieux, que la vérité

percera tot ou tard ; que le vertueux Petion les chaſſera ignominieuſement, & ſe précipitera dans les bras de ſon digne ami Robeſpierre ; qu'alors ce magiſtrat du peuple verra que Robeſpierre a mis un trouble ſalutaire dans la ſociété ; qu'il a ſonné l'alarme comme une ſentinelle active & vigilante ; alors il verra que la réunion propoſée étoit impoſſible, car on ne peut ſans demence ſe réunir à ſes ennemis du dedans, ſous le prétexte d'avoir plus de forces pour combattre ſes ennemis du dehors ; cette réunion ſeroit bien perfide & déſaſtreuſe ; à dieu ne plaiſe qu'elle ne s'effectue jamais. Quand des citoyens ont conſpiré contre la patrie & la liberté, ils ne doivent pas trouver un ſeul azile ſur la terre de la liberté, ni un ſeul frere indulgent pour leurs crimes. Que les conſpirateurs profitent de leur puiſſance, leur regne ne ſera pas de longue durée ; qu'ils donnent les premieres places du gouvernement à leurs créatures, à ceux qui ſe ſont diſtingués dans le combat livré à Robeſpierre (1) ; mais qu'ils s'attendent, quand la vérité aura pris le deſſus, & le peuple ſes droits, à voir balayer ſes valets d'anti-chambres. Qu'ils ne s'imaginent pas que la liberté ſeroit perdue ſi ils venoient entierement à bout de royaliſer les Jacobins ; les jacobins ont été & ſont encore très-utiles à la choſe publique ; mais ſi ils abandonnoient les vrais principes, ils ſeroient briſé comme un verre par le peuple ; qu'ils ſachent que le peuple à un tel reſpect pour la vertu, que ſi Robeſ-

(1) Tout le monde a remarqué que ceux qui ont montré le plus de zele à ſervir la faction en combattant Robeſpierre, ont été pourvus des premieres places dans le miniſtere, dans les bureaux, dans la diplomatie. On cite les ſieurs Réal, Chepi, Boiſguion, Mendouze, Noel, Claviere, Lanthenas, Santonax, Polverel, &c., ſans compter tous ceux que je ne connois pas ; à ce ſujet, je rapporterai un trait aſſez curieux.

Un jeune homme, membre de la ſociété, ſe plaignoit de ce qu'il ne pouvoit obtenir une place ; la perſonne à laquelle il s'adreſſoit, lui dit : que ne faites vous un bon diſcours contre Robeſpierre, & avant huit jours je vous réponds que vous ſerez placé.

On m'a dit que M. Mechin venoit d'être pourvu de la place de ſecrétaire de M. Briſſot.

pierre abandonnoit la ſociété, la ſociété perdroit en lui ſa plus ferme colonne, & que bientôt elle s'écrouleroit. Ceux qui voyent clair dans l'intrigue, n'ignorent pas qu'ils ont voulu perdre les jacobins par la vertu même des jacobins; que le ſeul moyen qui leur ait paru propre à réuſſir, a été de prendre des miniſtres parmi eux, auſſi ont-ils pris les plus tiedes & les plus douteux; ils ſe ſont dit, nous enchaîneront par là leur utile méfiance; nous les accoutumerons à aimer le miniſtere; nous les tenterons par l'appas de la fortune & des honneurs; enfin nous les royaliſerons. Auſſi fideles à ce ſyſtême, les voit-on venir nous prêcher ſans ceſſe la confiance dans le roi, dans les miniſtres, dans les généraux qui jouent la comédie, tandis qu'imbécilles ſpectateurs, nous en payons les frais. Ils ont beau faire, s'agiter, ils ne corrompront pas les jacobins; la grande majorité eſt inacceſſible à toutes ſéductions; nous allons faire tête à l'orage, épuiſer tous les moyens poſſibles de nous tirer de l'abîme affreux où ils viennent de nous plonger; nous nous efforcerons d'ouvrir les yeux à l'aſſemblée nationale ſur leurs complots; & la Providence à laquelle nous croyons, malgré M. Guadet, ſauvera encore le vaiſſeau de l'état des dangers & des écueils dont il eſt environné de toutes parts: alors les intrigans, réduits au ſilence, à une nullité profonde, & à un mépris univerſel, comme les Lameth, les Barnave, les Duport, les Chapellier, les Dandré, ne ſeront cités que pour rappeler la gloire de Robeſpierre qu'ils ont lâchement perſécuté. Je n'attendrai pas ce moment pour les démaſquer: alors il n'y auroit point de courage. Je viens de prendre la plume, & je ne la quitterai pas que ces uſurpateurs ne ſoient détrônés dans l'opinion publique. Je vais publier un journal quotidien, ſous le nom d'*Accuſateur Public*, dans lequel je pourſuivrai impitoyablement les intrigans, les ambitieux, les gens qui veulent faire fortune, les maîtres & les valets. Je braverai les décrets d'accuſation; car on peut dire des vérités fortes, hardies, quand on a devers ſoi des preuves, ſinon phyſiques, de corruption & de conſpiration, du moins des milliers

de preuves morales résultantes des actions & des démarches des intrigans.

En effet, si, pour juger un fripon en politique, il falloit des preuves physiques, jamais on ne trouveroit un seul coupable : car ils ont grand soin d'anéantir toutes les traces de leur délit, & d'avoir tous les dehors des honnêtes gens ; mais quand la liberté d'un grand peuple est menacée ; quand les agens du gouvernement menent une conduite équivoque & cachée ; quand leurs démarches sont plus que suspectes ; quand on les voit fréquenter habituellement les ennemis nés du bonheur public, il est sans doute permis, je dis plus, il est du devoir indispensable de tout bon citoyen de les dénoncer à l'opinion publique, & de provoquer la vengeance de leurs délits liberticides. Ils ne manqueront sûrement pas de dire que je n'ai fait cet écrit que par le conseil de M. Robespierre, ou de ses amis ; que j'ai été payé par une faction dont il est le chef ; ce sera une calomnie de plus : mais du moins ils ne pourront pas dire que c'est M. Robespierre qui m'a payé, puisqu'ils demandent quels peuvent être ses moyens de subsistance. Ils savent que M. Robespierre n'a point de fortune, & qu'il se feroit peut-être gêné en payant les frais d'impression de cet ouvrage. Au reste, quel que soit leur opinion sur ma démarche franche, je brave leurs calomnies, & je les attends à mon premier numéro de *l'Accusateur public*.

DELACROIX, *Homme de loi, membre de la société des Amis de la Constitution.*

---

## *POST-SCRIPTUM.*

Le premier numéro de l'*Accusateur public* paroîtra incessamment. En attendant, on s'abonne tous les matins jusqu'à midi, chez l'Auteur, rue Christine, n°. 3. Le prix de la souscription est de 15 livres pour trois mois ; on peut s'abonner pour un mois.